Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 41 (1903)

Heft: 12

Artikel: Pour petits et grands

Autor: Rambert, Eugène / Nadaud

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200014

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

- Que vous arrive-t-il donc, ma bonne Sabiné, vous avez l'air toute moindre?

La petite vieille se tut un instant; puis, tirant de sa poche un mouchoir violet à gros carreaux et essuyant une furtive larme, elle se mit à parler avec volubilité, élevant la voix, comme si elle eut voulu être entendue de quelqu'un dans la maison silencieuse, aux volets mi-clos.

— J'ai bouclé ma malle, je m'en vas ce soir... Lui n'a pas même essayé de me retenir, et c'est ce qui me fait le plus de peine... Mais, les hommes et la reconnaissance, c'est deux, à ce qu'il paraît... Et dire que depuis dix ans que la maîtresse est morte, c'est moi qui ai veillé à tout, travaillant pour deux, soignant la maison, la vigne et le plantage, sans jamais prendre une heure de congé, sans réclamer un sou en sus de mes quinze francs par mois!... Je ne dis pas ça pour me vanter, mais parce que cela est.

— Mais qu'est-ce donc, ma pauvre Sabine, qui vous fait quitter les Terres-Rouges ?

- Une cochonnerie!... Ah! jour de ma vie, les hommes... les hommes!... Vous savez pourtant s'il a jamais eu à se plaindre de moi, si les repas étaient prêts à l'heure et si sa garderobe était en ordre! Bien qu'il soit veuf, vous n'en voyez pas de mieux tenu dans le village. Jamais une déchirure à sa culotte ni à son broussetout, et les boutons de ses chemises toujours au grand complet.. Mais ce n'est pas tout : c'est moi qui tenais ses comptes, qui recevais son argent et qui notais ses dépenses... L'année de l'Exposition, quand il se désolait à cause de ses vignes grêlées et qu'il parlait de vendre tout pour une bouchée de pain et d'émigrer dans les Amériques, c'est encore sa vieille Sabine qui lui parla raison et qui trouva le moyen de payer les intérêts des emprunts sans diminuer le bien et sans se laisser prendre dans les griffes des banquiers et des procureurs.

— Il aurait eu une bonne femme en vous, votre maître... Est ce qu'il ne vous a jamais proposé de prendre la place de la première? Vous pouvez bien nous dire cela, Sabine, per-

sonne n'en saura rien.

— Vous pensez bien que ce n'est pas moi qui me suis mise en avant... S'il avait parlé de la chose, je crois que je n'aurais pas dit non. Mais, comme il n'ouvrait pas la bouche, je n'y pensais plus et je continuais à faire ma besogne, en gardant mon rang, comme il convient... Aujourd'hui, il est trop tard; après ce que j'ai découvert ce matin, il ne peut plus être question de mariage entre nous.

- Qu'avez-vous donc découvert?

— Une horreur, que je vous dis... Vous connaissez la Toinette, cette jeune Savoyarde qui était chez nous aux effeuilles et aux dernières vendanges... Elle m'a toujours déplu, cette bouèbe-là, avec ses yeux comme des braises... Hier, elle est venue trouver le maître; il paraît que je ne suis plus bonne à rien... Mais je me méfiais depuis longtemps de quelque chose... Alors, j'ai voulu en avoir la cœur net et, cette nuit, quand toutes les lumières ont été éteintes, j'ai rempli de cendres mon chauffe-pied et je les ai semées sur les marches de l'escalier qui mène à la chambre de cette péronnelle... Au petit jour, levée la première, comme d'habitude, je suis allé voir la cendre: elle portait la marque d'un pied de quelqu'un qui s'était défait de ses souliers, pour ne pas faire de bruit, et n'avait gardé que ses chaussettes, des chaussettes entées au bout et au talon, que mes aiguilles à tricoter connaissent bien... Voilà ce que j'ai vu, et voilà ce qui fait qu'à partir d'aujourd'hui la vieille Sabine ne veut plus être la servante du vigneron des Terres-Rouges... Tzaravoute d'homme, va! V. F.

A la faîre de Maudon.

Son zu, dou de tsi no, à la derraire faire de Maudon, et como l'avan fé onna bouna patse, ma fai l'an tan quartetta, on verre decè on verre delé — vo sédé, on a tant d'amis — que quand lé vegnu lo né, pas question de retorna à l'hoto, l'a faillu resta à Maudon. L'aubergistre lé fa eintra dein onna granta tsambra yo lé qué lai avai on lli po tsacon. L'étion dié que dai tienson, ma brelantsivan pas pou, et quand l'aubergistre l'a zu clliou la porta, cé qué l'avai lo craisu ne va te pas se riblia au mu, et vouaîte quie mé dzein à novion po sé cutsi. L'avion biau tsanta:

De bin bairè n'ya pas tant de mau, Porvu qu'on satse retrova l'hoto.

l'avan on rudo mau à trova lé lli et à se beta dézo lo lévé Toparai l'on pu lai sé einfata, ma adon lai avai onco oquié que nallavé pas.

— Ecuta vai, Samouiet, l'ein à yon qué di à l'otro.

— Que vau-tou, Jean-Louis, qué te qué lai ya?

— Lai ya que lai ya dza on gailla dein mon lli.

— Meinlevai se ne l'ein a pas yon dein lo min assebin.

- Qué fau-te féré?

— Lé fau beta frou prau su. Hardi!

Et adan lé dzein que l'étiont pé lo corredor, ouïon dai crezenaïe, dai rebenaïe, on tredon, onna chette d'infé, que son vite vegnu véré cin quié lai avai.

L'étai mé dou co que se ringavan et se rebatavan su lo plliantsi. S'étion cutsi de couta, yon à la tita, l'autro ai pi, dein lo mimo lli!

D.

Oh! la la! – Hier je vais acheter une pipe

chez mon marchand de tabac.

— Qu'avez-vous de mieux? lui demandai je.

— Tenez, me fait il, voici une pipe de carac-

Une pipe de caractère? Et comment cela?
Mais, oui, c'est de la bruyère.

Allumettes et tabacs.

On a beaucoup crié contre l'allumette fédérale, et le monopole du tabac, sur lequel le fisc insatiable fonde une de ses dernières espérances, ne paraît ètre très gouté de notre peuple. Voici, à ce propos, une intéressante statistique française.

La vente des 38 milliards d'allumettes livrées l'an dernier a procuré un bénéfice de 23,713,247 francs.

Les recettes du monopole des tabacs se sont élevées à 415 millions, qui ont laissé un bénéfice net de 332 millions et demi. Il a été vendu 2,623,253 kilos de cigares, 1,846,407 de cigarettes, 27,873,622 de scaferlatis, 1,084,633 de carottes et 4,854,839 de poudre à priser. Le taux moyen de la consommation individuelle du tabac a été de 980 grammes, représentant une dépense d'environ 11 francs. Le Parisien fume, prise ou chique pour 19 fr. 26 par an.

Pour petits et grands.

MM. Louis Dupraz et Emile Bonjour, les auteurs du *Livre de lecture* pour les classes supérieures des écoles primaires, viennent de publier un second ouvrage de ce genre destiné, celui-ci, aux écoliers du degré moyen. Comme le précédent, ce nouveau recueil est charmant de variété et de fraicheur. Lorsque les heureux bambins à l'intention desquels il a été composé seront devenus grands, ils ne pourront s'en remémorer les jolies histoires

 Liere de lecture à l'usage des écoles primaires, degré intermédiaire, par Louis Duraz et Emile Boxfour. — Ouvrage adopté par le Conseil d'Etat du canton de Vaud. — Lausanne, Lucien Vincent, imprimeur-éditeur. sans avoir une pensée de reconnaissance pour ceux qui ont mis tant de soin à ouvrir leur esprit aux belles-lettres, à l'histoire et aux sciences.

Nous empruntons au livre de MM. Dupraz et Bonjour les morceaux suivants:

La fontaine de Gryon.

La merveille de Gryon est le bassin de la grande fontaine. Et, en effet, si l'on prend la peine d'y réfléchir, on trouvera que ce n'est pas chose si simple qu'un bassin pareil à cette hauteur. Il est d'un seul bloc, en marbre, et ne mesure pas moins de vingt et quelques pieds de longueur, et la largeur en proportion. Les connaisseurs devineront tout de suite d'où il vient. C'est du marbre de Saint-Triphon. Mais ce qui est moins facile à comprendre, c'est la manière dont il a pu faire le voyage de St-Triphon à Gryon. Par la route nouvelle, ce serait chose aisée. Une dizaine de bons chevaux suffiraient. Mais le bassin est plus vieux que la route, et dans le temps où il a été hissé à Gryon, il n'existait que l'ancien chemin pierreux, raboteux, aux contours subits, moins un chemin qu'un couloir, et dont les piétons se servent encore aujourd'hui pour abréger. De robustes chevaux montagnards pourraient, à la rigueur, tirer par ce casse cou un chariot à deux roues; mais comment y faire manœuvrer un attelage à plusieurs chevaux! On s'y prit différemment. Tous les hommes valides descendirent à la rencontre du bassin communal et vinrent s'y atteler au bas de la pente.

C'était en hiver, la neige était dure et, dans les endroits les plus favorables, on pouvait le faire glisser; ailleurs, on le faisait cheminer sur des rouleaux. En les voyant passer, le directeur des salines paria sa tête qu'ils n'arriveraient jamais; mais l'honneur était engagé, et les gens de Gryon ont forte poigne. Le soir du premier jour, ils avaient fait à peu près le tiers du chemin; ils continuèrent à travailler toute la nuit, puis tout le lendemain. Le soir du second jour, ils avaient dépassé le village des Posses, et il ne restait qu'une dernière rampe; mais tout le monde était à bout de forces et les travailleurs allaient prendre le chemin du logis, laissant le monstre dormir à la belle étoile, lorsqu'on vit accourir toutes les femmes de Gryon, enflammées d'une sainte ardeur. Elles s'attelèrent, et minuit n'avait pas encore sonné à l'église paroissiale, que le bas-sin était en place et qu'on dansait autour une danse triomphale. EUGÈNE RAMBERT.

Les souliers de Voltaire.

Voltaire avait à son service un brave garçon, fidèle, mais paresseux. « Joseph, lui dit un jour son maître, apporte-moi mes souliers ». Joseph arrive tout empressé, et Voltaire remarque avec étonnement que ses souliers portaient encore la trace de sa sortie de la veille. « Tu as oublié de brosser mes souliers, ce matin? - Non, monsieur, réplique Joseph, mais les rues sont pleines de boue, et dans deux heures vos souliers seront aussi sales qu'à présent ». Voltaire sourit, se chausse et s'en va sans répondre. Mais Joseph court après lui: « Monsieur, dit-il, et la clef? - La clef? -Oui, la clef du buffet pour déjeuner. - Mon ami, à quoi bon déjeuner? Deux heures après, tu auras aussi faim qu'à présent». Depuis lors, Joseph cira chaque jour les souliers de son maître.

Le château et la chaumière.

Le seigneur de cette terre Habite un manoir altier, Et Nicolas, son fermier, Niche dans une chaumière. Le seigneur, dit-on tout bas; Est jaloux de Nicolas. Le manoir est fait de pierre, La cabane est de cailloux; Mais le château, voyez-vous, Porte envie à la chaumière.

Le seigneur n'a rien à faire, Nicolas fait tout ici. Le château jalouse aussi Le travail de la chaumière.

Le château fait grande chère; Mais quand il peut s'échapper, Le seigneur s'en vient happer Les crèpes de la chaumière.

Quelquefois, la nuit entière, On danse au château; Mais le soir, sur l'escabeau, Comme on rit à la chaumière!

Le seigneur ne dort plus guère; Il a souvent des ennuis; Mais il voit, toutes les nuits, Comme on dort à la chaumière. Le seigneur, dit-on tout bas, Est jaloux de Nicolas.

NADAUD.

On parlera de sa gloire,...

La célébration prochaine du centenaire fait parler beaucoup des hommes à qui notre canton doit son indépendance. Au nombre de ceux-ci, est Napoléon, dont l'intervention, on le sait, nous fut des plus favorables.

Le prestige du « petit caporal » n'est pas près de s'éteindre et les Vaudois, en dépit de leurs sincères sentiments républicains, n'y sont point insensibles. Ainsi, dans notre musée cantonal, est une vitrine qui a toujours grand succès; elle contient plusieurs objets ayant appartenu à Napoléon et qui, à sa mort, avaient été donnés, comme souvenir, à son valet de chambre, M. Noverraz, de Lausanne. M. Noverraz, on s'en souvient, avait accompagné Napoléon à Sainte-Hélène. Puis, lorsque le gouvernement de Louis-Philippe décida que les cendres de l'empereur seraient ramenées en France, Noverraz fut officiellement invité à monter à bord de la Belle-Poule et à se joindre à la suite du prince de Joinville.

On se disputa longtemps, on se dispute encore les moindres reliques de Napoléon. Les « redingotes grises », les « tabatières », les « petits chapeaux » sont légion. Tous ne sont pas authentiques, comme bien l'on pense.

M. Germain Bapst, dont ou connaît la grande érudition, a donné quelque part la liste des chapeaux de Napoléon I^{er}, qui existent encore.

Mme Claitte en possède un. Son grand-père Giraud l'a ramassé à Marengo. Bonaparte, dans un moment critique, se jette tout d'un coup au galop, le vent emporte son chapeau, il ne s'en inquiète et continue. Giraud saute à bas de son cheval et ramasse le couvre-chef du général.

Il ya un autre chapeau au musée d'artillerie et d'autres encore chez M. Morel, à Reims, chez M. Armand-Dumaresq, au Musée de Gotha, chez le prince Victor et chez M. Ponard, négociant, à Lyon.

Le dernier chapeau est celui porté par Napoléon dans les célèbres journées des 7, 8 et 9 février 1807 (bataille d'Eylau), il est caché au public.

Derrière le tombeau de l'empereur, sous cette voûte superbe qui continue, avec la crypte découverte, le plus beau et le plus émotionnant des monuments, se trouve une petite crypte où l'on ne pénètre qu'avec le gouverneur des Invalides.

Là, à la lueur d'un fallot porté par un invalide, on peut voir une grande statue de Napoléon et un reliquaire à jour dans lequel sont conservés l'épée d'Austerlitz, le chapeau d'Eylau, plusieurs croix de la Légion d'honneur.

A la paix qui suivit la bataille d'Eylau (1807), Gros fut chargé de faire le tableau représentant Napoléon sur le champ de bataille. Pour que Napoléon fût exactement représenté, Duroc reçut l'ordre de lui remettre le chapeau que l'empereur portait à Eylau.

Gros garda le chapeau, et lorsqu'il mourul, en 1835, on le trouva sous un globe, embouché sur manchon de bois destiné à en empêcher la déformation. A la vente qui fut faite de la collection du baron Gros, le chapeau fut adjugé, pour la somme de 2,047 fr. 50 au docteur Delacroix. Celui-ci, lors du retour des cendres, fit cadeau du chapeau d'Eylau au roi Louis-Philippe, qui, à son tour, ordonna qu'il fût déposé, le jour du retour des cendres, par l'un de ses fils, sur le cercueil; depuis, il est resté à côté du tombeau.

Mauvaise nouvelle. — Un batelier sonne l'autre jour à la porte de Mme …:

— Pardon, excuse, madame, est ce vous qui êtes la veuve …?

— Je m'appelle bien Mme ", mais je ne suis pas yeuve.

— Ah!... vous croyez!... A combien pariezvous?... Je viens justement vous dire que votre mari s'est noyé ce tantôt.

Lo lé est bin pe grand qu'on ne crâi. — Onna brava fenna dào Pays d'Amont, qu'est z'ua lo premi iadzo per avau stào teimps passà, n'avài jamais vu lo lé. L'autro dzo que le sè promenàvè su lo quié d'Ouchy — vo sédé bin, lo quié à monsu Charles Perrin — avoué son cousin et sa cousena, tsi quoui l'étài ein vesita, le lào fà:

— Te possiblio què d'îgue lâi a portant dein cé lé !

— Oh! et pi n'est pas tot, lài repond lo cousin, te ne vâi què lo dessus.

L'oncle Abram cherchait dans l'almanach le tarif des dépêches.

— Alo, dis-voi, Henriette, peux tu penser qu'y a pas, dans l'armana, le tarif du télégraphe!

— Mais, gros nia-niou, sais tu pas que le télégraphe a été inventé après les armanas!

— Aah!... c'est vrai!

On vilho rance.

L'est tot parai 'na ruda maladi que d'étrè pingre! Kå, quand on ein vai qu'ont prâo et que sè rognont su tot, mimameint su lo medzi, po poai avâi onco bin mé, oï ma fai, se cein ne fâ pas pedi!

Se cllião rances ont fenna et einfants, va onco! L'est atant que trovéront dè pllie pe tâ; mà cllião que n'ont ni frarès, ni pareints et que tot parai sè corzont pi mau la vía po s'espargni onco mé; à cllião z'ique dévetriont lão mettre dài tuteu, kâ, n'ya pas, quand sein vint que faut einfelà lo gardabi dè sapin et modâ po lo royaume dài derbons, on ne pâo pas preindre avoué sé sè z'étius et sè beliets, faut bo et bin lè laissi à dài pareints que petêtre lè rupéront ein mein dè rein, ein sè fotteint onco dè vo pè dessus lo martsi.

Lo vilho Frelon avâi étà tota sa vĩa pingre et rance qu'on dianstro; l'avâi prâo bin âo sélào et on sa tot pllein d'étius nâovo que gardâvè tsi li, 'na pas cein plliaci à la Banqua.

L'àoton passà, l'a attrapà 'na pédze que l'a d'obedzi dè restà à la paille; ma fai, l'avai passà lè houitanta et l'étài assebin l'àdzo dè modà

Coumeint l'avâi oïu grevalâ 'na né dein sa garda roba, l'avâi z'u poaire qu'on ne l'âi robèyè sa mounïa, assebin tegnâi son satset d'étius dein son lhi, dezo lo lévet; dinse l'étâi frou de cousons.

Lo maidzo que lo soignivè lâi fà on dzo: « Vaidès-vo, mon pourro oncllio Frelon, vo n'ein âi perein po grantein; faut, à voutr'àdzo, vo préparà à parti, kâ vo z'ài 'na maladi qu'on lài pào rein, no z'autro màidzo; assebin, vo fairià bin dè férè veni lo notéro po férè on bet dè testameint!»

Lo vilho, quand l'out cein, sè met à plliorâ dè radze, kâ cein lâi cottàve gros dè sè séparà de sa renaille, pu se revire contre lo mouret et ein roilleint su son satson, le fà:

— Adon! et té! te ne pâo don rein? *

Il n'y a qu'à presser le bouton. — Quelle influence peut avoir l'étincelle électrique sur le développement des plantes? Telle est la question que le docteur Lemstrom, de l'Université d'Helsingfors, a cherché à résoudre au moyen d'une série d'expériences intéressantes.

Il a semé, entr'autres, dans trois pots de fleurs ordinaires, quatre graines de blé, d'orge et de seigle, et relia au sol la terre contenue dans les pots par l'intermédiaire d'un conducteur de laiton. Il a installé une machine de Holz dont le réseau métallique était mis en communication alternativement avec le sol et avec les graines.

Pendant cinq heures, chaque jour, la machine d'électricité émettait un courant modéré, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. On constata, au bout de huit semaines, que la hauteur des plantes soumises au traitement électrique dépassait de 40 pour 100 celle des autres graines qu'il avait semées en même temps, comme témoins.

Pour certaines autres plantes, l'action du courant serait encore plus marquée.

La livraison de mars de la Bibliothèque universelle contient les articles suivants:

Souvenirs d'un slavophile, par Louis Leger. — L'échelle. Roman, par J.-P. Porret. (Troisième partie). — Le popolino italien, par Henri Aubert. (Seconde et dernière partie). — Le naturaliste J.-H. Favre et son œuvre, par Aug. Glardon. (Troisième et dernière partie). — La Perse et les Persans de nos jours, par Michel Delines. (Troisième partie). — Simplon et Gothard, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, américaine, suisse, scientifique et politique. — Table des matières du tome XXIX.

Bureau de la *Bibliothèque universelle*: Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

La Société littéraire a donné jeudi soir, au Kursaal, à l'occasion du 15^{me} anniversaire de sa fondation, une soirée très intéressante. Au programme, trois pièces de genre très différent, et qui ont été interprétées de façon remarquable. Pendant les entractes on applaudissait La Castillane.

THÉATRE — Demain, dimanche, **La Robe rouge**, de Brieux, de fort bon théatre, qui fait penser. Il y aura certainement salle comble.

KURSAAL. — Ne paraissant qu'une fois par semaine, nous ne pouvons signaler tous les débuts qui, chaque jour, figurent au programme de Bel-Air. Contentons-nous donc de constater le succès de notre théâtre de Variètés.

En vente au bureau du CONTEUR VAUDOIS

Causeries du Conteur, 1re serie (2me édition), recueil	
de morceaux patois et français (illustrés par Ralph)	2 —
Causeries du Conteur, 2 ^{me} série	2 —
Les deux séries (ensemble)	3 $-$
Au bon vieux temps des diligences, deux conférences	
par Louis Monnet	1 20
Almanach du Conteur pour 1903, avec collaboration	
de MM. H. Dufour, Alf. Ceresole, V. Favrat,	
Pierre d'Antan, C. T. ***, A. Roulier, P. Perret,	
H. Thuillard, CG. Margot, O. Chambaz, etc., Gα-	9.0
cotte, de A. Giroud, prof., Chanson vaudoise, de E	
C. Thou, musique de C. M., prof., couverture dessi-	
née par F. Rouge, peintre d'Aigle. Illustrations de	
MM. J. Taillens, Laverrière, E. Fivaz, Forestier,	
V. Rossat. Reproduction de nombreux morceaux	
français et patois de L. Monnet, L. Favrat, CC.	
Dénéréaz, L. Croisier, etc	0 50
La cilhie melice dao canton de Vaud, par CC. Dé-	
néréaz	0.50
Lo conto dau Craizu	0 20
	0 20
Exceptionnellement, encore quelques exemplaires de	
Favey et Grognuz, ou excursions de deux pay-	
sans vaudois à Paris, aux tirs fédéraux de Fribourg	
et Berne, à la Fête des vignerons, etc., par L. Mon-	
net	2 50

La rédaction: J. Monnet et V. Favrat.

.. primere Gamona-Doward